

De l'amour, après petit a Séance du 25 février 2003.

Le séminaire reçoit Dominique Desanti

Ce qui rend si heureux, c'est la présence dans le cœur de quelque chose d'instable, qu'on s'arrange perpétuellement à maintenir et dont on ne s'aperçoit presque plus tant qu'il n'est pas déplacé. En réalité, dans l'amour il y a une souffrance permanente, que la joie neutralise, rend virtuelle, ajourne, mais qui peut à tout moment devenir ce qu'elle serait depuis longtemps si l'on n'avait pas obtenu ce qu'on souhaitait, atroce.

Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, (Pléiade I, 571-572)

Nous recevons aujourd'hui Dominique Desanti, que je remercie infiniment, en votre nom à chacun et au mien, d'avoir accepté cette invitation. Elle est accompagnée de Jacques Sedat, que nous remercions également beaucoup. Jacques Sedat est un ami de très longue date du couple Desanti. J'imagine que certains d'entre vous au moins, connaissent le nom et l'œuvre de Jean-Toussaint Desanti, que ses proches appelaient et appellent Touky, une œuvre philosophique, notamment d'épistémologie des mathématiques¹, qui n'a pas compté pour peu dans le frayage de Lacan. Jacques Sedat vous dira peut-être comment la notion elle-même de mathème, de *mathesis*, fut avancée par Jean-Toussaint Desanti, duquel, donc, Lacan la tient. Pas moins !²

Vous savez déjà la raison de la présence de Dominique Desanti ici ce soir. En 1971, elle publiait, chez Flammarion, un roman intitulé *Un métier de chien*, lequel métier, on l'apprend bientôt en lisant l'ouvrage, n'est rien d'autre que celui de psychanalyste³ – si tant est que psychanalyste soit un métier, ce dont Lacan, au moins dans la « Proposition d'octobre 1967 », doutait fortement. Mais là n'est apparemment pas notre question ce soir, ou tout au moins pas tout de suite la question.

La question de ce soir, la nôtre cette année ici, nous est posée par ce roman et par la réaction de Lacan à sa lecture. Cette réaction, tout au moins ce que nous en savons aujourd'hui, fut double : publique, mais aussi privée. La réaction publique fut publiée dans *Le Monde* du 19 novembre 1971. Le titre en était : « L'opinion de Jacques Lacan ». Il s'agit d'une sorte

¹ Jean-Toussaint Desanti, *Les idéalités mathématiques*, Paris, Seuil, 1968.

² Précisons : La conférence de Jean-Toussaint Desanti « Réflexion sur le concept de "mathesis" » fut donnée à la Société française de philosophie le samedi 27 novembre 1971 (et publiée dans le Bulletin de cette société daté de janvier-mars 1972). Lacan n'est pas présent, ou du moins ne figure pas comme intervenant mentionné dans le compte rendu. Le concept de « mathème » fait son apparition chez Lacan en novembre 1971 (cf. Paul Laurent Assoun, *Lacan*, coll. Que sais-je ?, Paris, PUF, 2003, p. 111).

³ C'est vivre, m'interrompt Dominique Desanti tandis que j'introduisais ainsi notre échange. Ce qui (ajout postérieur) syllogistiquement se présente ainsi : psychanalyste est un métier de chien, un métier de chien est vivre, tous ceux qui vivent sont psychanalystes.

d'encart, dans un article signé Jacqueline Piatier. En haut de la page du *Monde*, on lit, soulignée, une plutôt curieuse question (même si elle est directement issue de la chute de l'ouvrage), puis, juste en dessous, en un corps plus gros, le titre proprement dit de l'article :

Quel est le « métier de chien » : la psychanalyse ou la vie ?

Dominique Desanti romancière

Voici ce court texte de Lacan, tel que vous le trouvez dans *Pas tout Lacan* : Il est introduit par un chapeau, sans doute dû au *Monde*, ou bien à une initiative de l'auteur de l'article.

Cléo a beau oublier et faire oublier son métier, Dominique Desanti l'a néanmoins voulue psychanalyste et se hasarde en des contrées où il est bon de montrer patte blanche. Or, que je sache, elle n'a pas plus que moi fait ses classes en la matière. L'avis d'un spécialiste était bon à entendre. Très accroché par le roman, Jacques Lacan a bien voulu nous donner le sien.

J'ai pris grand plaisir, en effet, à lire *Un métier de chien*, de Dominique Desanti. Comme un roman, bien sûr, – et j'en lis peu – non comme un livre sur la psychanalyse. Là-dessus il n'apprendra pas grand-chose au lecteur. Cléo n'y pratique pas l'analyse, ni sur elle-même ni sur autrui.

Mais ce que je crois c'est que Dominique Desanti n'aurait pas pu réaliser ce qu'elle a fait, avec tant de rigueur, de mordant, d'acuité, si son héroïne n'avait pas été psychanalyste. Sous cette fiction, qui ne vaut que comme fiction, Cléo livre sans choquer ce qui serait autrement impossible à dire, ce que jamais les vraies psychanalystes dans la vie ne révéleront : la vérité d'une femme sur l'amour. Nous bafouillons tous sur l'amour. Elle, pas.

Dominique Desanti a écrit « le roman de la psychanalyste » comme, sans percer le mystère de la poésie, on écrit « le roman du poète ». Et c'est aussi bien fichu que du Dos Passos. Pourquoi lui reprocherait-on le masque qu'elle a prêté à son héroïne si sous ce masque quelques points de mirage et de leurre de notre temps ont été éclairés ?

Quel est le « métier de chien » : la psychanalyse ou la vie ?

Dominique Desanti romancière

UN MÉTIER DE CHIEN, de Dominique Desanti, Flammarion, 398 p., 14 €.

NON, Dominique Desanti n'est pas seulement « bonne journaliste, bonne pistonnienne. Elle est aussi romancière, capable, comme elle le souhaite, de sentir vagues en elle des protagonistes différents d'elle, secrets pour elle et à qui elle demande leur vérité, peut-être pour déchiffrer la sienne. « Un métier de chien », son second roman, confirme ce qu'avaient seulement fait pressentir « les Grands Sentiments ». Ce livre-la l'avait libérée d'une sorte que vécurent beaucoup d'intellectuels ces années 50, vite repensés d'un engagement devenu lausne. Il s'agit d'un roman qui, en ce qui concerne le couple, se situe dans un grand projet de société, impose d'abord à vie. Dominique Desanti est possédée des idées qui imagent.

Carrousel d'images

Un carrousel d'images du Nouveau Monde ou s'inscrivent quelques vues de l'Antique. Cleo, femme d'un curé, médecin psychiatre et même psychanalyste, a treize ans quand elle découvre l'Amérique des communistes coliformes, des psychothérapeutes de groupe, du « non-théâtre », du « pop », des campus en insurrection, et le Mexique, aux couleurs plus violentes, des luttres et des manifestations étudiantes sur qui la police tire. La journaliste en Dominique Desanti ne laisse pas, localement pavillon, non plus que le témoin de son temps. C'est facile avec son caractère : une femme de quarante ans, même si la politique n'est pas son fort et que l'amour reste sa grande affaire, est laide de souvenirs dans un monde où l'histoire s'accroche. Adolescente, Cleo a vécu les dernières années de la guerre, telle grâce des mimes dans la France du Nord et, par moments improvisés, les grands souvenirs des camps contre le régime de fer, l'éveil des jeunes

républicains africains. Puis, proches, les explorations de moi, Anne hantant les scènes d'anton ou de naufrage, contigus pour le lecteur, puisque c'est tantôt le récit et tantôt la mémoire qui se suscitent.

Pour peu que Cleo s'efforce de retrouver, durant son séjour collégien les témoins de la vie améri- caine de D. H. Lawrence, nous voici projetés en avant des années 30. Dorothy Brett, l'in- évitable amie de Lawrence qui dans l'adulation recora le ma- nuscrit ou le Sésame à plumes a survécu à tout près d'Albuquerque ; aux alentours de Mexico, un vieil indien se souvient de la Diète, au- cun il appelle, hautain, le Coq Roux, et de Frieda, surtout, au sillage, aux yeux du regard, son excentrique et général époux. Vroies ou fausses histoires ? L'indien n'est peut-être pour Dominique Desanti qu'une façon pittoresque de régler son compte à l'écriture en gras pas trop en odeur de sainteté à l'heure de la révolution sociale pour n'être pas suspect. Mais Dorothy Brett, oui, Dominique Desanti le vult et elle se souvient sur ses lèvres cette belle pensée à l'usage des désespé- rés : « C'est ça l'espérance : c'est de savoir chaque jour au réveil qu'on va, ce jour, le vivre ».

La phrase a retenti dans le cœur de Cleo. C'est que celle-ci est loin d'être seulement un valet et une mé- moire : une femme de cœur et de song à l'usage laquelle le roman s'approfondit. Même si l'an est c'abord sensible du désarbaté, mouvement, exotisme du livre, il faut cette masse d'informations rapides, intenses qu'il véhicule.

« Un métier de chien » est toute chose qu'un kaléidoscope brillant ou se reflète, morcelée, une généra- tion à brèves.

Cleo ne perçoit pas l'Amérique indienne, elle y est arrivée blessée. Et ce qu'elle évase, qui se révèle mouvement, exotisme du livre, il faut cette masse d'informations rapides, intenses qu'il véhicule.

« Un métier de chien » est toute chose qu'un kaléidoscope brillant ou se reflète, morcelée, une généra- tion à brèves.

Cleo ne perçoit pas l'Amérique indienne, elle y est arrivée blessée. Et ce qu'elle évase, qui se révèle mouvement, exotisme du livre, il faut cette masse d'informations rapides, intenses qu'il véhicule.

ressort d'une action et même d'une enquête sous le choc issu de ses observations et de son expérience.

Dans les dernières semaines de son séjour collégien, Cleo vit une aventure qui la modifie. Désolée, ou plutôt choc, l'intimité qui se crée entre elle et ces deux homo- sexuels, ado et lycéen, l'un hétéro- a peine plus jeune qu'elle — mais on doit faire effort pour se rap- peler ses cheveux déjà gris, tant sa conduite est celle d'un enfant, — l'autre américain, échange se- ché un compense malicieusement à perte d'un bras que lui a coûté le Vietnam. Elle assiste à leur rencontre, aux incriminations que Steve, le séducteur, inflige à Leo, sa victime, tandis qu'après son Leo, elle, Cleo, entrevoit une autre forme de l'amour.

Ce n'est pas que l'expérience lui manque : elle a un mari, psychiate- re comme elle, Frédéric, un ami d'en- fance qu'elle a épousé à dix-huit ans, une belle et saine figure de roman. Mais, depuis cette union, que le temps n'a-t-elle pu être, dit-elle, un amour russe — mor- tel — « Sève », comme elle dit. Digni- tés du pays, roussissent. Con- vaincu de trahison, il a sombré dans un profond dégoût.

Après l'union, après celui-ci, un amour pau, qui deviendra ministre de sa jeune République. Pour lui, elle a pendant deux ans quitté les siens. Puis Frédéric a prévenu, et sur l'impitoyable, l'humour, le couple s'est relancé une année. Ainsi l'histoire des « Mondes » de Su- mine de Beauvoir, était revenue à son ph. s'habite de Marieux après son ouverture américaine.

Un art du raccourci

dans l'horre, l'uni, qu'elle prend conscience de l'étrange accident que Leo exerce sur elle — « J'ai compris, d'ailleurs », il présente, les exclus peuvent combler le puis en moi », — elle surpasse les sou- venirs qu'elle garde de ces visu- hommes. La situation est restreinte, ainsi l'ère hors du contexte. On voit sur quels évènements une telle géographie ennuageuse se présente.

L'OPINION DE JACQUES LACAN

LEO a beau oublier et faire oublier son métier, Dominique Desanti le nomme la vocation psychanalytique et se hasarde en des conférences où il est bon de montrer cette blanche. Or, que je sache, elle n'a pas plus que moi fait ses classes en la matière. L'avis d'un spécialiste n'était bon à entendre. Très accroché par le roman, Jacques Lacan a bien voulu nous donner le sien.

« J'ai plus plaisir, en effet, à lire Un métier de chien, de Dominique Desanti. Comme un roman, bien sûr, — et j'en fuis pas — non comme un livre sur la psychanalyse. Là-dessus il apprendra pas grand-chose au lecteur. Cleo n'y pratique pas l'analyse, ni sur elle-même ni sur autrui.

Mais ce que la croix c'est que Dominique Desanti n'aurait pas dû réaliser ce qu'elle a fait, avec tant de rigueur, de méthode, d'audace, si ce n'est d'abord bien sûr que de D. H. Lawrence. Pourquoi lui reprocherait-elle le masque qu'elle a porté à son héros si sous ce masque quelques points de visage et de traits de notre temps ont été décelés ? »

Dominique Desanti, qui d'un mar- ceau à l'autre varie son ton : rap- portage, journal, intime, scènes en direct avec dialogues et récit so- cial, triomphe dans ce jeu de col- lage par sa précision, son économie, un art nouveau du raccourci jusqu'à en rendre éblouies les cinquante premières pages, mais qui, après, fait merveille et gagne le difficile pari. Face aux trois gros romans de cette saison, la concision de celui-ci soulage. Et ce n'est pas mineur puisque le monde est la. L'histoire est là, et que les grandes interro- gations s'y posent.

La principale pointe sur le diffi- cile rapport avec l'Autre dans toutes les formes de l'amour — conju- gal, illégitime, « animal », glori- fique, voire maternel. Car Cleo, quand elle se livre enfin, nous ap- paraît comme une mère ravagée par le récent suicide de son fils unique, « femme rompu » à sa manière, mais qui continue de tou- tes les forces l'irréparable brèche. De la son attention portée à ses souvenirs d'amour, qui forment en elle la femme contre la mère. Mais c'est finalement la mère qui tend les bras vers Leo.

Dominique Desanti plaident-elle coupable ou non-coupable ? On dirait qu'elle cherche plutôt à libérer Cleo d'une responsabilité que celle-ci lui fait parce qu'elle la point trop : elle laisse entendre qu'une révolution ovarée a plus miné l'enfant que les furies de la mère. Mais avec discrétion, toute morale, tout enigma, tout écarté du livre chargé pour- tant, à maints détours de phrases, de vérités subtiles et généreuses. Comment juger les hommes quand on s'ach, par profession, de quoi ils sont faits et par expérience de qu'est vivre : un fameux « métier de chien » ?

JACQUELINE PIATIER.

La réaction privée est constituée par une lettre de Lacan à Dominique Desanti, que Jacques Sedat a eu la gentillesse de photocopier pour moi, non sans avoir demandé son accord à Dominique Desanti. Cette lettre est à ce jour inédite. Le texte dit :

Ce 12 X 71,

Chère Dominique.

Avant de finir ce roman — je suis dedans je ne le quitte pas — ce mot pour vous dire qu'il me fait plaisir.

Un métier de chien — oui c'est bien ça — j'essayais d'en faire autre chose... mais peine perdue (pure parenthèse)

Car la question qui me reste — où avez vous piqué tout ça je veux dire sur la psychanalyste ?

Je répète : ça me fait plaisir C'est tout dire, car ça ne m'arrive pas souvent.

Votre Jacques Lacan

C 12. x 71

Cher Romanais

Avant de le finir, le roman,
— Je suis sûr que je ne le quitterai pas —
C'est tout pour moi, mais qu'il me fait plaisir.

Un milieu de chien — oui
C'est bien ça — ? essayez d'en faire
autre chose ... mais j'en ai perdu
(Parce que j'en ai perdu)

Car la question qui me
reste — oui, mais jusqu'à quel point
Je veux dire sur la paralyse ?

Te répète : ça me fait plaisir
C'est tout dit, car ça ne m'a rien fait
Inventer. Voltaire J'ai vu L'édifice

À la lire d'un peu près, la déclaration publique de Lacan apparaît assez retorse. Cléo, la psychanalyste du roman, précisément parce qu'elle est une psychanalyste fictive, pourrait, selon Lacan, dire « la vérité d'une femme sur l'amour ». Notez : *une* femme. Et Lacan d'ajouter : cette vérité, jamais les vraies psychanalystes ne la révéleront. Pourquoi cette affirmation ? En quoi la position d'une femme psychanalyste lui rendrait-elle radicalement exclu de formuler cette vérité ? Pourquoi ce « jamais », tout de même très osé, puisqu'il se supporte de quelque chose comme un « *toutes* les femmes psychanalystes », passées, présentes et à venir ?

Voici donc une première série de questions. Mais soit. Laissons cela, au moins provisoirement. Car une autre série se dessine à partir du moment où nous posons la question à quoi tout le texte semble bien fait pour aboutir : quelle vérité ? Lacan ne la dit pas. Il laisse cependant entendre, il donne même à entendre qu'il l'a lue, donc qu'il la sait. Il saurait que Cléo sait. Il saurait aussi ce que Cléo sait.

Lacan aura procédé de façon analogue avec Marguerite Duras (vous trouvez ça dans *Allo Lacan ? Certainement pas !*). Elle sait, disait-il, ce que j'enseigne. Quoi ? Là non plus, il ne le disait pas.

De tels propos relèvent d'un genre spécifique, celui de l'énigme, assortie d'une provocation. Est-ce si sûr qu'il nous faille tenter d'établir le texte de ce qui n'est pas dit, le contenu absent ? Cette absence ne constitue-t-elle pas plutôt un piège dans lequel, nous, tiers devrions

ne pas tomber ? Non pas au nom de l'idée a priori qu'il ne faudrait jamais tomber dans un piège, non pas parce que ce serait a priori, une sottise d'y tomber ; bien plutôt parce que lire un tel propos impliquerait de le prendre tel qu'il se donne, dans son texte, un point c'est tout. Impliquerait, autrement dit, d'admettre qu'il n'y a là aucun texte absent, que tout est là dit, ce qui, dans la pratique analytique, est souvent de bonne méthode.

Notre problème, si ardu, de ce soir, commence avec le fait que nous ne savons même pas, a priori, choisir en raison l'une ou l'autre option. Que faire en pareille situation plutôt rocambolesque ? Eh bien, tenter l'une des deux manières de lecture, et voir ce que ça donne. Si, à terme, échec il devait y avoir, nous devrions alors nous rabattre sur la seconde.

Nous choisissons la première, et donc allons tenter de déchiffrer l'énigme, en pariant qu'il n'y a parfois qu'une seule façon de se sortir d'un piège, et c'est d'y entrer.

Que dit Lacan ? Enumérons quelques points :

I Son plaisir de lecteur, qu'il dit publiquement, qu'il répète dans la lettre privée. Il tient beaucoup, semble-t-il donc, à ce que Dominique Desanti sache le plaisir qu'elle lui a procuré pour avoir écrit et publié ce livre (le lui a-t-elle envoyé ?). Et que ça se sache. Je ne verrais aucun inconvénient, tout au moins pour l'instant, si quelqu'un déclarait se ficher complètement de ce plaisir. Ça lui a fait plaisir ? Eh bien tant mieux pour lui. Un point c'est tout. Objection : ce plaisir, Lacan nous en fait part à nous aussi, lecteurs du *Monde*.

Il y a quelque chose d'étrange, à propos de ce plaisir. Dans *Un métier de chien*, page 116, Cléo, visitant l'atelier de Léo (vous aurez noté, je n'en doute pas, le jeu littéral de ces deux noms, si proches et pourtant différents), voyant ses tableaux, dit à Léo ce que Lacan dira à Dominique :

– Merci d'avoir fait ça. Merci de votre imagination, de votre sensibilité. Merci pour ce... ce plaisir... que je... n'attendais pas.

Ce plaisir esthétique serait comme le trait unaire d'une identification de Lacan à Cléo. On peut ici imaginer, fût-ce au prix d'un mini délire, que c'est parvenu à la page 116 que Lacan décide d'écrire à Dominique pour lui dire ce que Cléo dit à Léo. Car il faudrait bien, n'est-ce pas, expliquer ce geste d'interrompre sa lecture pour écrire sa lettre comme en hâte, sans attendre la fin du roman. Cette explication (à produire) fait partie de la lecture de la lettre privée, laquelle ne saurait se revendiquer comme une effective lecture sans elle.

Je me souviens d'une séance d'analyse où j'apportais à Lacan une trouvaille clinique qui devait, je ne m'en doutais pas en le disant, vivement l'intéresser. Je lui disais, ce jour-là, que, lisant le soir avant de s'endormir, l'instant de l'endormissement ne se produit pas à n'importe quel moment de la lecture, qu'on s'endort sur une phrase précise, une phrase qui subjectivement porte, et qui serait donc à ranger dans la catégorie lacanienne des « formations

de l'inconscient »⁴. Sans doute un rêve, pour avoir été lié à la phrase en jeu ce soir-là, m'avait-il signalé la chose.

II « La chose » est d'ailleurs le premier titre envisagé pour *Un métier de chien*⁵. La chose mérite d'être notée car ce jeu entre « chose » et « chien » se retrouve aussi bien chez Dominique Desanti que chez Lacan qui, vous vous en souvenez, conclut « La chose freudienne » précisément sur un positionnement du psychanalyste comme chien, plus précisément comme chien de Freud. Il s'agit des désormais fameux alexandrins typographiquement masqués :

Actéon trop coupable à courre la déesse,
proie où se prend, veneur, l'ombre que tu deviens,
laisse la meute aller sans que ton pas se presse,
Diane à ce qu'ils vaudront reconnaîtra les chiens

S'il existait un objet « mondain » susceptible d'incarner la chose, eh bien ce serait le chien. Souvenons-nous aussi de Lacan disant que sa chienne avait la parole, mais pas le langage. Il s'agit d'un trait commun à la chienne (de Lacan) et au psychanalyste : lui aussi, le psychanalyste, n'aurait que la parole, le langage étant, dans l'analyse, localisé au grand Autre de l'analysant.

Le « Oh, y en a marre, je lui dis va te faire chose, [...] »⁶ de Dominique Desanti apparaît bien proche de la conception de la fin de l'analyse qu'a pu développer Jacques Lacan, du psychanalyste comme déchet, comme reste de l'opération analytique du coup bouclée.

III Dans la lettre privée, Lacan demande à sa correspondante : « [...] où avez vous piqué tout ça je veux dire sur la psychanalyste ? ». On peut se douter de la réponse de Lacan à cette question⁷, surtout si l'on se souvient des délires qui l'ont traversé plusieurs fois à propos du vol des idées (il écrit « piqué », non pas « pris »). Sa réponse serait : « C'est chez moi que vous avez piqué tout ça ».

Eh bien, là encore, nous trouvons une réponse dans le roman (p. 45), une réponse certes de Cléo, non de Dominique Desanti. Cléo donc, à propos d'une remarque qui lui vient concernant l'amour de Léo pour Steve, et plus précisément du fait que Léo a pu conquérir « cet angélique voyou » (clairement : un éromène) du fait qu'il était mutilé, Cléo ajoute, mais

⁴ Autre phénomène de ce type avec, par exemple, le tennis. Vous commencez par vous échauffer en faisant des balles, avant de commencer le match. Il faudra bien, à un moment donné que l'un des deux adversaires dise à l'autre, juste après un échange : « Bon, alors on commence ? ». Eh bien celui qui aura perdu la dernière balle avant que l'on joue « pour de bon » a de bonnes chances de perdre aussi le match. Ou encore : l'un des deux fait un lapsus en annonçant le score actuel, disant qu'il est mené 40/15 alors qu'ils en sont à 30/15. Eh bien ce 40/15 a, là encore, de bonnes chances de se réaliser.

⁵ Cf. Jean Decock, « Le personnage en quête d'auteur : une lecture impressionniste ou le chat et le lièvre dans *Un métier de chien* », *Dalhousie French Studies* 54, printemps 2001.

⁶ Dominique Desanti, *Un métier de chien*, Paris, Flammarion, 1971, p. 249.

⁷ Avant même que je ne donne mon hypothèse de réponse, Dominique Desanti, assise à côté de moi, m'interrompant, la formulait : « C'est à Lacan ! ». On se souviendra ici des mini délires qui ont habité Lacan, à plusieurs reprises, dans des moments critiques de sa position dans le mouvement freudien, précisément sur des questions de plagia.

sous une forme interrogative, ne le négligeons pas car cette question du « comment sais-je ? », « d'où sais-je », parcourt tout le roman :

Cette science, l'ai-je puisée chez mes étendus du divan ? Les corps s'y succèdent, dissemblables autant que les discours, et tous, pourtant, se rejoignent à quelque croisement, à quelque nœud.

Là encore, le rapprochement s'impose, car il est arrivé plusieurs fois à Lacan d'avoir revendiqué tenir son savoir de ses analysants. Nous surprenons la psychanalyste fictive tenir le même propos que le psychanalyste Jacques Lacan, lui « dans la vie ».

Cette psychanalyste fictive présente, comme telle, plusieurs traits que Lacan ne pouvait, à mon avis, qu'approuver. Ainsi le fait que, lorsqu'il lui vient la tentation d'appliquer son savoir à la situation actuelle à laquelle elle a à faire, elle s'en abstient, trouvant le geste et aussi bien ce savoir dégoûtants. Ou encore lorsqu'elle fait porter le soupçon sur l'usage des mots en psychanalyse, une question dont je ne doute pas que Lacan, aussi chantre du symbolique qu'il ait été, se la soit posée :

Rêve rive ravin ravissement ravage. Ravagée. Le nom de cette lunaire luminescence : ravagée. Est-ce une ruse fournie par mon métier – ton métier d'éboueur d'âmes – que cette esquivé, ce saut dans les mots ?⁸

Le symbolique serait-il un subtil recours contre les ravages de l'amour de transfert ?

IV La lettre privée confiée à Dominique Desanti quelque chose que Lacan, à mon avis, n'aurait su ni pu, à l'époque, dire publiquement, à savoir sa tentative de faire du métier de psychanalyste, autre chose qu'un métier de chien. Cet aveu est en contradiction flagrante avec la conclusion de « La chose freudienne ». En faire autre chose, comment ? Par la voie du mathème, et là Touky se trouve à l'horizon du propos de Lacan et de son échange avec Dominique. Touky, comme Lacan, marchait sur trois pieds, en l'occurrence non pas RSI mais trois langages : philosophique, mathématique, marxiste⁹.

Lacan avoue aussi que c'était « peine perdue ». Il s'agit, à mon avis, du paragraphe de la courte lettre où Lacan se confie le plus personnellement, parle à Dominique comme il lui est arrivé de parler et d'écrire à son psychanalyste Løwenstein.

V Au terme de la déclaration publique, Lacan éclaire quelque peu ce qu'il appelle « la vérité d'une femme sur l'amour ». Le « masque » d'une femme psychanalyste aurait permis à Dominique Desanti d'éclairer « quelques points de mirage et de leurre de notre temps ». La question devient donc celle-ci, plus précise quoiqu'encore énigmatique : qu'est-ce que « notre temps » (nous sommes en 1971) véhicule comme mirage et leurre à l'endroit de l'amour ? En quoi *Un métier de chien* éclaire-t-il ce mirage et ce leurre ? Comment la fiction d'une psychanalyste femme intervient-elle comme nécessaire à cet éclairage ?

Je voudrais pour conclure, ou plutôt engager plus avant notre échange, donner deux pistes, sans être sûr, cependant, qu'elles soient telles.

⁸ D. Desanti, *op. cit.*, p. 258 (italiques dans le texte).

⁹ Cf. « Les trois langages de Jean-T. Desanti présentés par lui-même », *Préfaces* n°16, décembre-janvier 1990.

La première est extérieure au roman. Il s'agit d'une rumeur, rapportée par Eugénie Lemoine dans un article paru récemment dans *La cause freudienne*.¹⁰ Attendant le moment opportun pour entrer dans une conférence sans déranger, Eugénie Lemoine aurait entendu Dominique Desanti dire :

[...] et il me dit : « L'analyse n'arrange pas la vie »¹¹

« Il », c'était Lacan, selon la supposition, sans doute fondée, d'Eugénie Lemoine. Le récit de celle-ci, cependant, ne rend pas compte de ce qui pourtant doit être lu, et que Dominique Desanti précise, à savoir qu'il s'agissait, dans ce propos, de la vie du psychanalyste. Une fois encore, donc, Lacan s'adresse à Dominique sous la forme d'une confidence, sinon d'un aveu. On en vient à penser : « ce type, Jacques Marie Lacan, n'aurait-il pas dû s'adresser à une femme pour son analyse ? ». Il est vrai qu'une autre Marie, Bonaparte du nom, était juste à côté de « Lœw », au titre de sa maîtresse.

Un mot sur l'arrangement. Une règle de vie et sans doute de pratique analytique de Jacques Lacan était : « Pas d'arrangement ». Si la chose vous choque, il vous suffira de lire *L'arrangement*, de Kazan, pour saisir en quoi elle est parfaitement fondée. Et l'amour, certes, ne se laisse pas ranger dans la catégorie des choses qui arrangent la vie.

La seconde piste est intérieure au roman. Il s'agit d'une citation d'un sonnet de Shakespeare (reproduite sans sa traduction dans le roman, ce qui est exceptionnel), et c'est donc le moment de vous souvenir que Lacan liait étroitement citation et vérité. Cette citation est d'ailleurs elle-même citée par le courageux, remarquable et un brin affolé texte de Jean Decock, ce qui souligne son importance.

Love's not time's fool
L'amour n'est pas le fou du temps
It is an ever fixed mark
Mais une marque (une tache) toujours fixée.

Cette citation va directement à l'encontre de la phrase de Proust (la « présence [dans l'amour] de quelque chose d'instable ») par laquelle j'ai ouvert notre questionnement d'aujourd'hui. Shakespeare fait-il référence pour l'amour dans *Un métier de chien* ? Dans ce roman, les liens se disloquent. Pas un seul, pour finir, ne tient. Tandis que tient l'amour non possessif de Cléo et Frédéric¹². Et quoi de plus instable qu'une apnée ? C'est en effet le terme qu'emploie Jean Decock pour dire l'amour liant Cléo et Léo. Serait-ce là, dans cet amour apnée qui, ainsi que le remarque encore Jean Decock, est aussi bien homo qu'hétérosexuel (la distinction n'ayant

¹⁰ Eugénie Lemoine, « Une histoire en deux actes : l'arrangement », *La cause freudienne* n°51, mai 2002.

¹¹ Dominique Desanti devait préciser le propos. Lacan lui a dit : « L'analyse peut servir beaucoup à l'analyste, mais dans la vie privée, ça ne lui sert à rien ». La voie est donc bien libre : il n'y a aucune raison qu'un psychanalyste fasse de l'éthique psychanalytique, comme d'aucuns le revendiquent, celle de sa vie privée.

¹² Je fais mienne ici la logique mise en œuvre par un enfant de quatre ans et demi, entendu récemment. « Je ne mens jamais » disait-il. Puis ajoutait : « je mens quelque fois ». Autant le suivre : ces « quelques fois » ne portent nulle atteinte au « jamais ».

sur ce registre aucun sens), que résiderait la lucidité de Dominique Desanti, via sa Cléo, à l'endroit de l'amour ?

Post scriptum

De quelques indications issues de nos échanges ce soir-là

Pourquoi ce nom de « Cléo » ? Mention a été faite, au cours de la soirée, du film *Cléo de 5 à 7*, qui, en effet, était sorti sur les écrans peu avant que Dominique Desanti n'écrive son ouvrage.

Pourquoi Dominique Desanti a-t-elle voulu Cléo psychanalyste ? Parce que, dit-elle, ce métier était le plus susceptible (à l'époque) de porter l'idée d'une communication non verbale. Une « commodité » d'auteur donc.

Une remarque de Jacques Sedat a permis en outre de préciser comment une intervention de Lacan aurait pu être au départ de ce choix. Dominique raconte. Un dîner en ville. Les Desanti, habitant rue du Bac, à proximité de la rue de Lille, montent dans la même voiture que Lacan pour rentrer chez eux. Dans cette voiture, Lacan, dit à Dominique :

— Vous avez une écoute. Vous devriez essayer...

Dominique a-t-elle pris peur de cette rocambolesque proposition ? Peu après, elle sautait sur une invitation, venue des États-Unis, d'aller y enseigner. Elle y écrivit *Un métier de chien* où la psychanalyste n'est donc pas elle, mais son héroïne.